

Introduction et mise en contexte - Pascal SOME

À l'image du continent africain, riche de sa diversité, cet ouvrage dont l'objet central étudié est l'Afrique se présente comme une mosaïque de textes dont la diversité concerne aussi bien les pays d'origine des auteurs, les champs disciplinaires que les thématiques abordées. Si l'on devait regrouper ces contributions par grands centres d'intérêt, on pourrait en distinguer cinq.

Quatre articles sont centrés sur des problématiques sociétales. **Ali Diarra** présente un logiciel personnalisé de contrôle de baies qui permet d'évaluer la pression anthropique sur le domaine lagunaire Ebrié d'Abidjan (Côte d'Ivoire), un département administratif marqué par de grandes mutations urbaines et sociales. Il analyse le rôle de l'urbanisation et des activités économiques dans la dégradation de ce domaine dont les conséquences sur l'environnement, la santé des populations et leurs activités sont à mesurer avant la mise en place de toute solution. Devant l'ampleur des *fake news* (fausses informations) à Abidjan, **Antoine Kouakou** en étudie ici les principales fonctions, l'impact sur l'ordre social dans la capitale ivoirienne et esquisse des pistes qu'il souhaiterait voir exploitées par les Sciences de la communication pour enrayer durablement cette arme de destruction massive dont le développement est un corollaire de celui des réseaux sociaux. À partir du cas particulier du bosquet sacré de Touquin, devenu forêt classée puis Parc Bangr-Weogo de Ouagadougou, **Béli Mathieu Daïla** montre comment la sacralisation de sites naturels dans les traditions au Burkina Faso est aussi une manière de préserver l'environnement et de lutter contre le dérèglement climatique, enjeu majeur du XXI^e siècle pour les pays sahéliens aussi. Enfin, **Wendgoudi Appolinaire Beyi** prend appui sur la psychanalyse pour analyser le phénomène complexe de la « relation » dans la dynamique des conflits et des crises d'identité en Afrique noire francophone. Il s'intéresse tout particulièrement aux mécanismes de communication dont le rôle potentiel dans l'anticipation des conflits et des crises est mis en relief.

Les préoccupations littéraires sont dominantes dans sept articles qui portent sur le roman, le théâtre et la poésie. **Abdoulaye Dione**

propose une analyse de *The Return*, roman historique de Yaw Maurcie Boateng dont l'intrigue se situe au XIX^e siècle. Il en souligne les fondements historiques, en établissant régulièrement un parallèle avec le roman de Paul Hazoumé, *Doguiçimi*. Il s'intéresse à la manière dont *Le Retour* présente d'une part la traite négrière comme source des crises tous azimuts que traversent au XX^e siècle les pays africains concernés et esquisse d'autre part un horizon, celui d'une sortie de crise grâce aux traditions religieuses. **Amadou Diarra** met en relief dans les romans policiers de l'écrivain malien Moussa Konaté (*L'Empreinte du renard* et *La Malédiction du Lamantin*) « un brassage conflictuel entre deux cultures divergentes dans la flexibilité du genre policier ». Cette *tropicalisation* ou déconstruction du genre apparaît comme un enrichissement qui se manifeste à travers le télescopage de deux mondes, celui de la culture du secret et de la clé du surnaturel d'une part, celui de l'exigence d'une élucidation rationnelle des faits d'autre part. Dans son projet romanesque dans les *Soleils des indépendances* et dans *Allah n'est pas obligé*, pour rendre compte de l'univers du monde malinké à travers la langue de l'autre, le français, l'écrivain ivoirien A. Kourouma a choisi la voie de l'hybridation de l'écriture. **Kadiatou A Diarra** analyse dans un article consacré à ces deux oeuvres les raisons et les mécanismes de ce processus d'appropriation linguistique complexe et assumé. **Ousseynou Ba** nous invite à découvrir comment l'esthétique du théâtre forum est exploitée par la troupe théâtrale Kaddu Yaraax pour susciter une implication de la population concernée par la dépollution programmée de la baie de Hann, à Dakar. **Silué Gnénébelougo** a recours à deux grilles de lecture de type sociocritique et psychocritique pour étudier les mécanismes dramaturgiques mis en œuvre par l'écrivain Koffi Kwahulé dans *La mélancolie des Barbares* pour traiter la question de la diversité culturelle, notamment religieuse, dans le monde du XXI^e siècle en proie à une crise multidimensionnelle. En s'appuyant sur le cadre théorique de la sociocritique, **Tchoman François Asséka** pose un regard sur le renouvellement thématique de la dramaturgie africaine noire francophone et ses conséquences : le développement d'une écriture plurielle où s'entrecroisent différents modes d'expression culturels, une diversité de genres littéraires. Enfin, l'article d'**Albert Antwi Boasiako** porte sur la poésie de Vladimir Mayakovsky, à travers deux textes, *Soviet Passport* et *At*

the Top of My Voice dont il compare les traductions (version russe/version anglaise). Il s'intéresse notamment au degré d'équivalence entre les deux versions.

Six articles se partagent le champ de l'oralité. Partant du caractère incontournable des sources orales pour l'historien qui étudie l'histoire des peuples africains, notamment en Côte d'Ivoire, **Bamba Mamadou** fait, sur la base de sa propre expérience de chercheur, un état des lieux des principaux obstacles qui se dressent sur les sentiers du chercheur avant de proposer quelques stratégies de dépassement. Dans un premier article, **Koudou Jean-Jacques Agbe** met en relief la puissance de la pensée imageante dans l'encodage et le décodage de la poéticité des devinettes de la littérature orale négro-africaine, lieu de déploiement d'un véritable jeu sur le langage. Dans un second article, il nous entraîne dans « l'univers des langages qui opèrent par la communication non verbale » au sein de la civilisation traditionnelle akan en Côte d'Ivoire. Il analyse la diversité des modes d'expression de ces langages (signes non verbaux et para-verbaux), de ces genres transcodés qui fonctionnent par encodage de messages eux-mêmes codés et en souligne les fonctions sociales et religieuses. L'article de **Bouna Faye** se veut un plaidoyer pour la codification et l'enseignement du rap sénégalais qui plonge ses racines dans les années 1980. Il en précise les fonctions et les procédures d'écriture qu'il compare à ceux de la poésie comme genre littéraire. **Daouda Ngom** s'intéresse lui aux alias ou pseudos des rappeurs sénégalais, incontournables dans la démarche contestatrice inhérente à cet art. Il se livre à une interprétation de quelques appellatifs pour souligner les mécanismes langagiers et sociolinguistiques sur lesquels ils reposent et leurs visées communicationnelles. Le dernier article de cette série est à cheval sur l'oral et l'écrit. Au moment où la question cruciale de l'alimentation donne lieu à des manifestations populaires dans certains pays africains, **Youssouf Doumbia** s'intéresse à la représentation de l'art de la table dans la littérature orale et écrite africaine, à partir de quatre proverbes et quatre romans africains. Il attire l'attention sur l'importance capitale de la question alimentaire dans l'instauration d'une stabilité sociopolitique et d'un développement durable.

Les analyses linguistiques sont présentes dans quatre articles. Le texte de **Lasm Constant Easo** porte sur le nouchi, sociolecte de type

argotique né en Côte d'Ivoire dans les années 1980 à la faveur d'une crise profonde socio-politique, économique et éducative. Il s'attache particulièrement à analyser les caractéristiques linguistiques de ce phénomène essentiellement lexical et ses fonctions dans les chants militaires ivoiriens, microcosme représentatif du plurilinguisme de ce pays côtier d'Afrique de l'Ouest. **Gbéyéton Jules Ayigabnvi, Koffi Julien Gbaguidi et Mahuton Géoffroy Djessou** proposent une brève analyse descriptive de la catégorie du verbe en maxigbè dans le but de contribuer à la description de cette langue et à sa vulgarisation dans la société béninoise plurilingue contemporaine. **Ousséni Soré** se livre à une analyse linguistique de l'argot des scolaires de la ville de Ouagadougou au Burkina Faso. À partir d'un corpus de 276 énoncés argotiques recueillis dans quatre établissements secondaires, il met en relief les principales caractéristiques de cet argot scolaire en précisant les principaux procédés de création lexicale et les particularités linguistiques. Enfin, dans une perspective de lexicologie descriptive, l'article de **Yacouba Kouraogo et Asséta Diallo** propose une étude descriptive des onomatopées en mooré, langue vernaculaire dominante du Burkina Faso. Elle porte sur leurs caractéristiques morphologiques, leur origine, leur catégorisation et leurs valeurs sémantico-référentielles.

Les trois derniers articles de cet ouvrage sont relatifs à des phénomènes d'ordre pédagogique ou didactique. **Binta Koita** s'intéresse à l'irruption récurrente de l'oralité dans un corpus de 18 textes d'étudiants de Master d'anglais, langue seconde au Mali. **Mathias Hounnou Azoua** propose une réflexion sur les conditions d'enseignement et sur les performances d'apprenants de l'anglais, langue étrangère, dans un établissement d'enseignement secondaire béninois, en partant d'une enquête réalisée auprès de groupes d'élèves en classe d'examen (BEPC/BAC). Et **Emmanuel Seth Kosi Afari** sonne la mobilisation générale au Ghana, pays anglophone frontalier de plusieurs pays francophones, pays membre associé de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF) depuis 2006, pour faire du français une langue attractive dans l'enseignement, avec l'appât des « privilèges et immunités diplomatiques » attachés à certains métiers où le bilinguisme anglais/français est requis.

Kogh Pascal Somé

MCF linguistique française

EILA, CLILLAC-ARP, Université de Paris

psome@eila.univ-paris-diderot.fr

http://www.clillac-arp.univ-paris-diderot.fr/user/kogh_pascal_some

Langue française, Francophonie et plurilinguisme

-

Conférence inaugurale au 3^e colloque de l'ACAREF/DELLA Accra 2018 Par DENIS FADDA

Au moment où beaucoup s'interrogent, mon propos va être une occasion de rappeler, d'abord, l'importance et l'efficacité d'une langue, la langue française, à partir de laquelle s'est édifiée ce que le géographe Onésime Reclus, en 1880 a appelé « la francophonie » - c'est la première fois que le mot apparaît - c'est-à-dire cette communauté informelle de ceux qui se reconnaissent dans la langue française. Cette langue qui n'est pas du tout en déclin mais qui, au contraire, progresse ; car même s'il y a des zones de stagnation, globalement elle gagne du terrain et comptera près d'un milliard de locuteurs au milieu du siècle.

À La Renaissance Française, nous nous rendons compte tous les jours de l'intérêt qui est porté à la langue française et à la culture de l'ensemble du monde francophone. Il y a un peu partout une demande ; un peu partout des poches de francophonie, c'est-à-dire des groupes de personnes qui connaissent le français, veulent le pratiquer, veulent l'utiliser et veulent le transmettre, même dans les pays les plus éloignés du monde francophone. Nous trouvons aussi ce que nous avons appelé des « communautés francophones dispersées » - terminologie reprise par l'Organisation internationale de la Francophonie - des communautés relativement homogènes de francophones dans un certain nombre de pays ; par exemple, en Argentine, en Uruguay, au Panama, au Costa Rica, au Mexique, en Italie, dans le Maine etc.

Notons-le bien, la langue française n'est pas seulement une langue internationale, elle est aussi une langue universelle ; et elle est bien la seule avec l'anglais à mériter ce qualificatif.

Elle est une langue universelle parce qu'elle est parlée à peu près partout dans le monde.

Nous trouvons presque partout des personnes qui ont plaisir à se retrouver pour s'exprimer en français ou évoquer la culture du monde francophone. J'ai vu dans un pays anglophone des gens pourtant peu

instruits qui se réunissaient régulièrement dans une pauvre maison pour parler de Camus et de sa pensée, une pensée qui, d'ailleurs, aujourd'hui irradie le monde entier.

J'ai rencontré, bien sûr, un peu partout, des personnes qui apprennent le français par nécessité, pour raison d'études, pour raisons professionnelles, commerciales, scientifiques ou autres ou pour avoir la possibilité d'entrer en contact avec des milliers d'autres individus ; mais aussi des personnes qui l'apprennent pour pouvoir avoir accès au texte original de tant d'ouvrages majeurs que la langue française a produits en grande abondance, tant dans le domaine littéraire que dans celui de la philosophie, du droit, des sciences etc. L'impact de la pensée qu'elle exprime est considérable et dans bien des domaines, la langue française est incontournable.

Il faut à ce propos souligner combien sont nombreux dans le monde les écrivains dont le français n'est pas la langue maternelle mais qui ont choisi cette langue pour construire leur œuvre. La liste est infiniment longue, les Roumains Cioran, Ionesco, Virgil Gheorghiu, les Chinois François Cheng, Dai Sijie, Gao Xingjian, les Japonais Aki Shimazaki, Akira Mizubayashi, et Makoto Sekimura, l'Albanais Ismail Kadare, les Russes irène Nemirovski et Andreï Makine, le Grec Vassilis Alexakis, le Bulgare Tzvetan Todorov pour n'en citer que quelques-uns. La plupart se disent héritiers de cet incroyable lignage de penseurs et d'écrivains de langue française dont Rabelais, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, La Fontaine, Bossuet, Chateaubriand, Senghor, Hampâté Bâ et tant d'autres.

À l'occasion du centenaire de La Renaissance Française, des écrivains dont le français n'est pas la langue maternelle, ont exprimé au cours d'une table ronde les raisons qui les avaient amenés à construire leur œuvre en français. Il y avait là, notamment, un Russe, une Iranienne, un Grec, un Algérien. Leurs motivations étaient très diverses ; certains ont affirmé que le français leur a permis d'exprimer ce qu'ils n'auraient pu dire dans leur langue maternelle ; ils ont manifesté aussi leur amour de cette langue.

C'est ce qu'a fait l'Égyptien Boutros Boutros Ghali lorsqu'il a dit : « Je me souviens combien, durant mon enfance, cette langue française, que ma famille et ses amis parlaient couramment, incarnait pour moi, en quelque sorte, la certitude diffuse que le monde était plus grand que je ne le savais ».

La langue française est aussi une langue universelle parce qu'elle est couramment utilisée pour leurs relations d'affaires ou autres entre un Iranien et un Vietnamien, entre un Afghane et un Grec, entre un Angolais et un Bulgare, entre un Roumain et un Cambodgien, entre un Arménien et un Égyptien, entre un Uruguayen et un Polonais, entre un Équato-Guinéen et un Tchèque, etc. c'est-à-dire entre personnes dont la langue française n'est pas la langue maternelle. Le Chinois, le Mandarin, par exemple, est probablement la première langue au monde en nombre de locuteurs mais elle est bien rarement parlée entre deux personnes qui n'ont pas cette langue pour langue maternelle.

La langue française est, par ailleurs, un ciment et ceci, il est possible de le vérifier dans les instances internationales, et particulièrement dans le cadre des Nations Unies. Lorsque les États Membres du groupe des pays francophones prennent ensemble une position sur un texte ou s'accordent sur le choix d'un candidat, ils sont à peu près certains d'avoir gain de cause ; je l'ai bien des fois constaté.

Ajoutons que, au sein du système des Nations Unies, parmi les six langues proposées, la langue française est la deuxième langue de communication choisie par les États Membres, qu'elle est langue officielle et langue de travail dans toutes les organisations et organes subsidiaires du système, qu'elle est, avec l'anglais, la seule langue des instances judiciaires et juridiques internationales, la C.I.J., la Cour permanente d'arbitrage, le T.A.N.U., le T.A.O.I.T, la Cour pénale internationale, le Tribunal pénal international pour le Rwanda, le Tribunal pénal international pour l'Ex-Yougoslavie, etc.

La langue française est, par ailleurs, porteuse d'un esprit, l'esprit cartésien, spéculatif, critique au sens noble du terme, qui a connu son acmé au XVIIIe avec les Lumières. Porteuse aussi d'une culture, et cette culture nous en trouvons des traces sous les formes les plus diverses à peu près partout dans le monde. Ce sera dans le droit d'un pays ; le Code Napoléon a eu et a toujours une très grande influence ; l'I.D.E.F, l'Institut international de Droit d'Expression et d'inspiration françaises regroupe des juristes d'une cinquantaine de pays. L'Organisation pour l'Harmonisation en Afrique du Droit des Affaires, l'O.H.A.D.A, organisation francophone, regroupe une vingtaine de pays dont tous ne sont pas de langue française.

Nous pouvons aussi trouver des traces de culture francophone dans la constitution d'un pays, dans son organisation administrative, dans son organisation judiciaire, dans son système éducatif, dans ses formations universitaires ainsi que dans bien d'autres domaines. Je ne sais s'il existe beaucoup de pays qui ne soient, d'une façon ou d'une autre, atteints par la culture ou la pensée francophone. La langue a véhiculé quantité de concepts et inspiré un nombre considérable d'auteurs.

Cette culture attire bien des étudiants dans le monde. Souvent ils font de gros sacrifices pour pouvoir bénéficier d'un enseignement universitaire dans un pays francophone.

À côté de cette communauté francophone informelle, s'est édifiée, à partir de 1970, la Francophonie institutionnelle, la Francophonie avec un grand F, qui s'est dotée d'un instrument d'action puissant, l'Organisation internationale de la Francophonie, l'O.I.F., organisation qui a succédé à l'A.C.C.T., l'Agence de coopération culturelle et technique.

C'est la communauté organisée des « pays qui ont le français en partage » ; elle constitue l'un des ensembles géopolitiques les plus importants de la planète.

Très curieusement, ce n'est pas la France qui a été à l'origine de cette communauté ; ce n'est pas la France qui en a été le moteur. Bien au contraire, cette construction a été particulièrement lente à partir des années 1960, en raison de l'attitude de la France et en dépit des demandes pressantes de Léopold Sédar Senghor, président de la République du Sénégal, d'Habib Bourguiba, président de la République tunisienne, de Diori Hamani, président de la République du Niger et du Prince Norodom Sihanouk, Souverain du Cambodge.

Son accélération ne s'est produite que dans les onze années qui ont séparé le premier Sommet francophone tenu à Versailles en 1986 et le septième Sommet tenu à Hanoï en 1997.

Pourtant de 1960 à 1986 les chefs d'État des pays nouvellement indépendants ont plaidé seuls, en faveur d'une communauté francophone institutionnalisée.

Il faut mentionner particulièrement deux des grands Africains précédemment cités. D'abord Senghor qui a lancé le concept moderne de Francophonie en 1962, à Bangui.

Senghor voulait éviter la balkanisation de l'Afrique, l'éclatement de l'A.O.F et de l'A.E.F., par l'établissement de liens étroits entre ces nouveaux États et la France.

Senghor rêvait d'un ensemble fondé sur la fraternité entre les peuples.

Rappelons que Senghor, dès 1960, a traité de tous les problèmes discutés aujourd'hui en Francophonie : promotion de la femme, diversité culturelle, multilinguisme, dialogue des cultures.

Habib Bourguiba, a compris très rapidement l'intérêt du projet de Senghor ; il y a ajouté l'idée de négociations multilatérales régulières entre les membres de la communauté francophone ; c'est une idée qui fera son chemin et qui sera concrétisée un quart de siècle plus tard avec les Sommets francophones.

C'est lui qui, en premier, propose à la France, lors du Sommet de l'O.C.A.M. (l'Organisation Commune Africaine et Malgache) - une organisation aujourd'hui disparue - la création d'une organisation internationale francophone. Ces initiatives africaines furent vigoureusement appuyées par Norodom Sihanouk.

Quelle fut l'attitude de la France devant ces initiatives pressantes ? Le refus !

Le Général de Gaulle refusa de lancer la France dans une construction multilatérale qui aurait pu, dans le contexte de l'époque, être taxée de néocolonialisme voire d'impérialisme. Si de Gaulle l'avait voulu, l'O.I.F aurait pu naître en 1960.

L'idée, néanmoins, fera son chemin et les propositions des chefs d'État africains seront largement reprises lors du premier Sommet des chefs d'État francophones tenu à Versailles, sous la présidence de François Mitterrand, le 17 février 1986, soit un quart de siècle après les indépendances africaines.

Les Sommets, qui fixent la politique de la Francophonie, se réunissent tous les deux ans ; il y a eu 16 sommets depuis 1986 ; le 16e s'est tenu à Madagascar à la fin du mois de novembre 2016. Les

deux prochains se tiendront en Arménie, cette année en octobre, et en Tunisie en 2020.

En dehors des sommets mondiaux exceptionnels convoqués par les Nations Unies, tels que le Sommet de Rio, les sommets mondiaux de l'alimentation ou le Sommet du Millénaire, le Sommet francophone est, à ma connaissance, le seul sommet régulier qui réunisse autant de chefs d'État et de gouvernement. Le nombre de ses membres ne cesse de croître ; après le Qatar, les Émirats arabes unis, l'Uruguay, le Costa Rica, ce sont l'Argentine et la Corée du sud qui ont rejoint la Francophonie.

Nous voyons donc que la Francophonie constitue un ensemble énorme. Une communauté politique originale, fondée sur l'égalité de membres qui n'ont à craindre aucune hégémonie ; c'est une des raisons qui explique son succès.

Les menaces de la mondialisation contraignent les États à se regrouper ; ils cherchent dès lors des groupements non-hégémoniques. La Francophonie est précisément un ensemble où personne ne peut dominer personne.

Personne dès lors ne songe à la quitter et nombreux sont les pays qui cherchent à la rejoindre lors de chaque sommet. La majorité de ses membres n'a jamais fait partie de l'empire colonial français. Avec une trentaine de membres chacun, les groupes africain et européen sont les plus nombreux au sein de l'O.I.F.

La mondialisation, est perçue comme une menace alors que, enfant de l'évolution des sciences et des techniques, elle génère, à son tour, un exceptionnel développement de ces sciences et techniques. Pourtant, un peu partout, des minorités culturelles, linguistiques, religieuses se manifestent, cherchant à faire obstacle à la voie unique choisie par la mondialisation. Elles considèrent que la globalisation aplatit tout, écrase les différences et qu'une seule langue, une seule culture, un seul mode de penser risquent de prévaloir.

En fait, la question n'est pas d'être contre la mondialisation ou d'être pour, mais de savoir si nous voulons laisser faire les choses, c'est-à-dire laisser se construire une mondialisation déséquilibrée porteuse d'inégalités, porteuse d'uniformité et menaçant les cultures et les

langues d'arasement, voire de disparition, ou bien si, par une action volontaire, nous tentons de construire une mondialisation équilibrée.

Quel rôle la Francophonie peut-elle jouer dans ce combat ? Quelle est son utilité géopolitique ?

La Francophonie peut-elle apporter des réponses réalistes, utiles, aux défis que la mondialisation fait peser sur les peuples, leur langue et leur culture ?

Relevons d'abord que cette communauté considérable, l'une des plus importantes de la planète - quelque 45 % des 193 États Membres des Nations Unies sont membres de la Francophonie - constitue un des moyens d'équilibrer la mondialisation. L'ensemble francophone peut devenir un vaste espace de coopération économique et aussi de solidarité.

Pour peu que l'on veuille bien y mener les politiques appropriées, cet ensemble pourrait donner l'image d'une autre mondialisation, je dirais même pourrait être le laboratoire d'une mondialisation plus équilibrée, plus solidaire, d'une mondialisation humaniste, bref d'une mondialisation réussie par l'incarnation de certaines valeurs qui se présentent comme un métissage de l'idéal républicain français et de la civilisation « senghorienne ».

Ce sont les valeurs d'égalité, de justice sociale, de respect de l'autre, de solidarité, d'entraide, de partage, qui peuvent être ressourcées dans les traditions nationales africaines, moyen-orientales ou asiatiques.

Peut-être même la Francophonie est-elle porteuse d'un modèle de société, de société ouverte, qui refuse l'intolérance, d'une société où la liberté n'est pas celle du renard libre dans le poulailler libre. Une société où l'intérêt privé a certes sa place mais n'est pas la mesure de tout, une société où l'intérêt général, le service public au sens propre du terme, la puissance publique, ont les moyens juridiques de prévaloir sur les intérêts particuliers.

Et cette observation est valable aussi pour la société internationale. C'est pourquoi la Francophonie privilégie le dialogue comme outil de paix, le respect et la synthèse des différences plutôt qu'un modèle uniforme, et elle défend l'approche multilatérale des problèmes plutôt que l'unilatéralisme.

La mondialisation dérégulée fait peser sur les cultures et sur les langues une menace d'uniformisation, nous l'avons dit. La défense de la diversité culturelle et linguistique du monde sera l'un des grands combats de ce siècle. Dans ce combat, déjà commencé, la Francophonie constitue une défense et un rempart.

La Francophonie est légitime dans ce combat, d'abord parce qu'elle incarne la diversité, parce qu'elle est construite, si j'ose dire, sur le principe de diversité. Mais il s'agit d'une diversité pacifiée.

Dès lors, la Francophonie ne met pas en péril les identités nationales. Au demeurant, les identités nationales ne sont-elles pas toujours plurielles ? Le nier a souvent été à l'origine de conflits et de problèmes graves. C'est pourquoi la Francophonie prône le respect du pluralisme identitaire, garant de la paix civile et, de ce point de vue, il est possible de dire que la Francophonie est un humanisme de la différence.

Le combat pour la diversité linguistique est intimement lié au combat pour la diversité culturelle, parce que les langues sont tout autant que les cultures des biens communs de l'humanité à préserver ; mais aussi par ce qu'il ne peut pas y avoir de diversité culturelle pérenne possible sans diversité linguistique. La diversité linguistique est à la diversité culturelle ce que le multipartisme est à la démocratie politique.

Mais y a-t-il forcément incompatibilité entre développement économique mondialisé et respect des identités ?

Non, non si nous admettons que les expressions culturelles et linguistiques constituent un patrimoine pour l'humanité toute entière, que la diversité des cultures et des langues est une richesse pour tous et que cette variété des cultures fait la beauté de notre monde.

Mais avant tout, favoriser le respect et l'épanouissement des cultures authentiques contribue à l'instauration d'un monde pacifié. La paix est un équilibre fragile dont les artisans sont la connaissance de sa propre culture et la reconnaissance de celle de l'autre, le dialogue et l'échange, le désir de partage. Peut-on imaginer qu'une paix fondée sur la *tabula rasa* du passé et sur la seule prospérité matérielle serait durable ?

Le partage est donc le maître mot. Admettre la diversité culturelle et linguistique et soutenir son expression, favoriser le dialogue interculturel et œuvrer à la compréhension de la culture des autres, là est le vrai partage. « Mieux se connaître pour mieux se comprendre » dit-on à La Renaissance Française.

La Francophonie nous offre un modèle. Nous l'avons dit, elle nous renvoie l'image d'une mondialisation plus équilibrée, plus solidaire, plus humaine ; une mondialisation animée par des valeurs autres que celles de la recherche immédiate du profit. Elle est un modèle de société ouverte.

La Francophonie incarne la diversité culturelle et linguistique du monde au point qu'elle a réussi à faire adopter à l'Unesco, en 2005, la convention sur la diversité culturelle. Cette convention affirme que les biens et les services culturels ne sont pas des marchandises comme les autres et que les États ont le droit de favoriser leurs industries culturelles du livre, de la musique et du cinéma. Ces industries échapperont à l'interdiction faite aux États Membres de l'Organisation mondiale du commerce de les subventionner.

La Francophonie veille à la sauvegarde de toutes les langues minoritaires de ses pays membres. Elle mène le combat du multilinguisme, de la diversité culturelle. « Le combat pour la Francophonie, c'est d'abord un combat pour la diversité et pour le plurilinguisme. À travers le renforcement de la langue française, nous voulons défendre la diversité des langues et des cultures » disait Boutros Ghali.

Un exemple parmi bien d'autres, l'O.I.F. a soutenu la création, par La Renaissance Française, d'une petite université en Italie du Sud, en milieu franco-provençal, l'Université francophone de l'Italie du sud, l'U.F.I.S., afin de contribuer à la protection de la langue franco-provençale ; ceci alors même que l'Italie n'appartient pas à cette organisation.

Comme l'avait souhaité, avec tant de force, le Président Senghor, on le voit la Francophonie constitue un espace idéal pour l'indispensable dialogue entre civilisations, langues, cultures et religions.

D'ailleurs, la Francophonie n'est dirigée contre aucun autre ensemble culturel. À La Renaissance Française, nous le soulignons. Si notre institution – première initiative francophone, née en 1915 - œuvre sur

tous les continents au rayonnement de la langue française et de la culture de l'ensemble du monde francophone, elle n'est en rivalité avec aucune autre langue et aucune autre culture. Bien au contraire, La Renaissance Française apporte sa contribution à la sauvegarde des langues minoritaires, s'emploie à faire mieux connaître les autres cultures et à les faire dialoguer avec la nôtre.

Il est à noter que la francophonie de La Renaissance Française ne se limite pas aux 84 « États et gouvernements » qui, aujourd'hui constituent la Francophonie institutionnelle, mais à l'ensemble des personnes qui, dans le monde - où qu'elles se trouvent - se reconnaissent dans la culture du monde francophone.

D'ailleurs, La Renaissance Française compte plus de délégations dans des pays non francophones que dans des pays francophones.

Nous l'avons vu, la langue française nous rassemble, nous unit, nous fait entrer dans une immense famille et en quelque sorte nous protège. Mais d'abord il y a la langue première - le plus souvent la langue maternelle - qu'il ne faut surtout pas perdre et qu'il ne faut pas laisser se perdre. La langue première ce sont nos racines et nos racines sont sacrées.

Aimons nos langues !

Ayons à l'esprit que chaque langue est un chef-d'œuvre de l'humanité et que la disparition d'une langue est une tragédie pour l'humanité tout entière.

Une langue véhicule une culture ; elle porte en elle une mémoire et une histoire. Perdre une langue c'est perdre un trésor que l'on ne retrouvera jamais.

Les langues d'Afrique sont nombreuses ; elles doivent toutes être sauvegardées. Chacune d'entre elles mérite un combat.

La langue première doit donc être enseignée à tout prix, dès le plus jeune âge, à la fois par la communauté elle-même et par l'école.

Plaidons donc pour l'indispensable diversité culturelle, pour le dialogue des cultures, pour le multilinguisme. Nous en sortirons tous enrichis et la paix y gagnera beaucoup, et, pour ce faire, réapprenons à regarder le monde !

Interculturalité et plurilinguisme dans le théâtre populaire nigérien - Chaibou DAN-INNA

Résumé

La plupart des États africains nés de la colonisation rassemblent en leur sein plusieurs ethnies, de langues et de cultures différentes, qui cohabitent avec la culture occidentale et la langue de l'ancien colonisateur.

Cet article a pour objectif de s'interroger sur la manière dont les créations dramatiques d'un pays comme le Niger reflètent cette diversité culturelle. On constate ainsi, à partir de l'exemple des œuvres théâtrales du dramaturge Yazi Dogo, que le théâtre populaire nigérien illustre la situation d'interculturalité et de plurilinguisme de la société nigérienne.

Mots-clés : *théâtre, interculturalité, plurilinguisme.*

Abstract

Most of the African States issued from colonization are composed by several ethnical groups, from different languages and cultures, which live together with ancient colonizer's western culture and language.

This article aims at showing that a country like Niger, reflects this cultural diversity. It is noticeable then, from the example of the playwright, Yazi Dogo's theatrical works, that Nigerienne popular theater illustrates this situation of inter mutuality and plurilingualism.

Keywords : drama, intermutuality, plurilingualism.

Introduction

Les États africains sont, pour la plupart, des constructions artificielles, résultant des négociations qui ont établi les règles de partage de l'Afrique entre puissances coloniales occidentales lors de la Conférence de Berlin de 1885. Les exemples sont nombreux de peuples aux cultures et aux langues différentes qui ont été regroupés dans un même ensemble étatique tandis que parfois une même ethnie se trouvait à cheval entre deux ou trois États.

Avec l'accession à l'indépendance des anciennes colonies et l'acceptation du principe de l'intangibilité des frontières nées de la colonisation, chaque État africain cherche à se constituer désormais en nation en développant les conditions d'un vivre ensemble harmonieux entre cultures africaines entre elles d'abord, mais aussi entre cultures africaines et culture occidentale ensuite ou cultures africaines et culture arabo-islamique enfin.

À l'intérieur des frontières de chaque État, le plurilinguisme est la règle. La langue de l'ancien colonisateur est adoptée comme langue officielle et on se retrouve en conséquence en situation de diglossie entre la langue française, langue officielle et de travail et les langues africaines utilisées dans la vie de tous les jours.

Notre propos ici est de montrer que les créations culturelles d'un pays comme le Niger, reflètent la diversité culturelle et le plurilinguisme qui y prévalent. Nous prendrons pour illustrer cette situation l'exemple du théâtre du dramaturge nigérien Yazi Dogo dont les pièces traduisent la pluralité des cultures et le plurilinguisme de la société nigérienne.

1. Le Niger entre pluralité de langues et de cultures

Ancienne colonie française, le Niger est constitué de huit ethnies réparties sur l'ensemble du territoire et dont chacune a sa propre langue : le haoussa, le zarma-songhay, le kanouri, le foulfouldé, le tamacheq, le gourmantché, le boudouma et l'arabe. Contrairement à ce que l'on constate dans d'autres pays, il n'y a cependant pas d'antagonisme entre les différentes ethnies nigériennes et les mariages interethniques y sont nombreux. L'appartenance à une même religion, l'islam, ainsi que la parenté à plaisanterie entre ethnies sont des facteurs importants d'un vivre ensemble harmonieux. Le bilinguisme est très répandu surtout chez les locuteurs des langues minoritaires qui utilisent le haoussa ou le arma comme langues véhiculaires. On constate ainsi que beaucoup de Nigériens peuvent parler trois langues : leur langue maternelle, une des deux langues majoritaires et le français.

Sur le plan culturel, la société nigérienne est le lieu de sédimentation de plusieurs cultures : au fonds culturel africain propre à chaque ethnie sont venues s'ajouter la culture arabo-islamique depuis le onzième siècle dans certaines régions haoussa et la culture occidentale avec l'introduction de l'école française depuis la pénétration française à la fin du XIX^e siècle.

La pluralité des langues et des cultures prévalant dans la société nigérienne est voulue et entretenue par les pouvoirs publics. En effet, bien que le haoussa et l'arma soient les deux langues dominantes du pays, les autres langues, même minoritaires, sont étudiées dans les

écoles d'enseignement bilingue de leur région. Elles sont aussi parlées à la radio et à la télévision.

La raison de ce choix de politique culturelle et linguistique est bien simple : pour l'État, le pays doit être riche de sa diversité et la nation comme l'identité nationale nigérienne doivent se construire progressivement. Les productions culturelles sont en conséquence, appelées par les autorités politiques à affirmer la communauté de destin entre toutes les ethnies de l'espace nigérien et à favoriser entre elles un vivre ensemble harmonieux.

Le théâtre populaire nigérien fait en langues nationales traduit à travers ses œuvres la pluralité de cultures et le caractère plurilingue de la société nigérienne. Yazi Dogo est l'un des dramaturges nigériens les plus connus avec un répertoire d'une quarantaine de pièces joués lors des rencontres culturelles ou diffusées à la télévision. Certaines pièces théâtrales sont conçues pour être diffusées à la télévision et sont jouées dans des décors naturels, ce qui renforce leur impact auprès des populations. Avec ses pièces dont le sujet est parfois tiré des problèmes de la vie quotidienne ou des contes, Yazi parvient à distraire mais aussi à instruire son public par la dénonciation des travers sociaux. Les œuvres théâtrales de Yazi donnent à voir la société nigérienne notamment avec sa composition multiethnique et la pluralité des langues qui y sont parlées. Les personnages des œuvres théâtrales mélangent souvent les langues nationales entre elles ou associent le français aux langues nationales nigériennes. Il se situe, de ce fait, dans la droite ligne de certains auteurs africains francophones, notamment les romanciers, qui ont, par l'usage particulier qu'ils font des langues africaines dans leurs œuvres, donné une saveur nouvelle à la langue française.

En effet, dans la production littéraire et artistique d'Afrique, le roman a été le genre littéraire où l'interculturalité et le plurilinguisme ont été les plus remarquables avec des auteurs comme Ahmadou Kourouma avec *Les Soleils des indépendances* (Presses de l'Université de Montréal, 1968) et Sony Labou Tansi dans *La Vie et demie* (Seuil, 1979). Ils sont aussi très présents dans des œuvres plus récentes comme *Les Fers de l'absence* d'Hélène Kaziendé (L'Harmattan, 2011) qui cultive l'hybridité de la langue et son métissage avec l'insertion dans le discours romanesque de tournures

stylistiques orales ou de traductions littérales de proverbes haoussa ou arma.

Au théâtre, l'interculturalité et le plurilinguisme permettent de tenir un discours « vrai », qui reflète la réalité des personnages et de la société. En effet, il peut paraître difficilement acceptable de voir s'exprimer un paysan ou un ouvrier nigérien dans une langue tout à fait classique alors que la crédibilité du personnage s'exprimant en français gagnerait en vraisemblance avec une langue truffée de fautes grammaticales et de prononciation, traduisant la réalité de la situation du français parlé par les Africains. L'un des facteurs du succès des séries cinématographiques ivoiriennes réside justement dans le fait qu'il y a correspondance entre la langue parlée par les personnages et leur niveau d'instruction et de maîtrise de la langue française. C'est ce que fait YaziDogo à travers ses pièces théâtrales.

2. Les marques du plurilinguisme dans le théâtre populaire nigérien

Le théâtre de YaziDogo se fait dans les langues nationales nigériennes et il se singularise par sa dimension interculturelle, le situant à la confluence de la culture africaine et de la culture occidentale, et son caractère plurilingue puisque s'y côtoient les langues africaines et le français.

La pièce théâtrale *Société Wadata* de YaziDogo est illustrative de cet emploi des langues et des cultures. Il y a en effet dans cette œuvre dramatique de nombreux passages où des personnages individualisés, s'expriment dans leur langue maternelle dans une causerie où prédomine la langue véhiculaire du pays, le haoussa. Ainsi, lors de la réunion du bureau du syndicat dans *Société Wadata*, les interventions des personnages se font tantôt en haoussa, en français ou en arma. Cela est très apprécié du public et est le signe d'une acceptation mutuelle et d'une coexistence pacifique entre les groupes ethniques.

Le choix d'utiliser d'autres langues que le seul haoussa permet de situer le statut social d'un personnage : les langues nigériennes sont celles de la quotidienneté, l'arabe est perçu comme la langue de la science islamique et de la foi tandis que le français est la langue du pouvoir et des personnages occidentalisés. L'hétéroglossie constatée

dans les pièces où plusieurs langues nigériennes sont employées en même temps par les personnages, participe de la volonté du dramaturge de contribuer au renforcement de la cohésion nationale. Il montre ainsi la convivialité au sein de la société et de l'auditoire plurilingue des œuvres théâtrales.

Cette multiplicité des langues dans *Société Wadata* illustre ce que dit Moussa Daff (2015 : 43) à propos du plurilinguisme dans les États africains actuels : « le plurilinguisme et la pluriculturalité vécues dans un espace de convivialité [sont] le meilleur garant du « mieux vivre ensemble » grâce à l'altérité acceptée. »

L'autre aspect de l'interculturalité et du plurilinguisme dans les pièces de YaziDogo est l'usage qui y est fait de la langue française. En effet, par le biais de l'école occidentale, beaucoup de Nigériens ont appris la langue de l'ancien colonisateur et assimilé son mode de vie et nombre de ses valeurs. Ce métissage culturel est d'ailleurs remarquable par la manière de nombreux Nigériens de s'exprimer dans leur langue maternelle en y mêlant des mots ou des phrases entières en français. Des mots ou des expressions de la langue française viennent ainsi s'incruster de façon toute naturelle dans des phrases en langues nationales, sans que celui qui s'exprime le fasse volontairement ou même en prenne conscience.

On le constate dans les pièces de Yazi qui ont pour cadre l'univers où évoluent les agents de l'État et tous ceux qui sont passés par les bancs de l'école occidentale. Les personnages s'expriment dans une langue qui emprunte beaucoup de ses formules et de ses locutions à la langue française. Dans la pièce *Société Wadata*, (tableau 1), le directeur et les cadres administratifs passent alternativement du français au haoussa et du haoussa au français ou mélangent les deux langues. On assiste là à un véritable phénomène de diglossie qui est peut-être le début de ce qui sera dans quelques siècles la langue franco-africaine du Niger :

« PDG : Allo ! C'est la banque ? Passez-moi votre Directeur, s'il vous plaît ! De la part du Directeur de la Société Wadata. Merci. allô - *Maikudi ne ? Rankayadade !* Ça va ! *Alhamdulilla !* Tout va bien, *wallahi !* Ah tout doucement ! *Sai alheri.* Ça va ! Ça va !

Bon, eh ! Je t'appelle parce que *ka san* en début de semaine, *akwai* d'importantes affaires à régler, alors *ina son a yi gaugawa a*

dubakeskin nan namu eh ! Compte kin nan namu, a yi muna situation. Oui ! Oui ! Ah ! C'est un peu urgent..... ! to merci bien ! Non, je ne manquerai pas. To.... Secrétaire ? - Allô secrétaire ! Tu m'appelles mon adjoint et puis mon chef de personnel, la ! Ce musu su zo maza-maza ina son ganin su. »

Cette interculturalité ne se remarque pas uniquement dans l'usage d'une langue métissée, elle est aussi visible dans l'intertextualité qui caractérise certaines pièces de YaziDogo, preuve de la marque que la culture littéraire et les lectures ont laissée en lui.

3. Le théâtre de Yazi Dogo, lieu de rencontre des cultures

L'interculturalité dans le théâtre de YaziDogo se remarque par la référence à différentes cultures : le fonds culturel africain, l'islam ainsi que la culture occidentale. Ainsi, la pièce *Girmankai, rawanintziya*/Orgueil, turban de la misère, emprunte largement à la fable de La Fontaine, « Le laboureur et ses enfants ». On y voit un fils dévoyé, personnage principal de la pièce, se mettre, après la mort de son père, à fouiller partout dans le champ paternel pour y retrouver la fortune qu'il croit que son père y avait cachée avant de mourir. Le rapport avec la célèbre fable enseignée dans les écoles saute aux yeux.

Le métissage culturel qu'on trouve dans l'œuvre de YaziDogo vient aussi des contacts entretenus par les populations de l'espace nigérien avec le monde musulman et arabe depuis la nuit des temps. Selon les historiens, l'islamisation du pays haoussa est ancienne, comme le souligne André Salifou (1989 : 61) : « la date généralement admise est celle que donne *La Chronique de Kano* selon laquelle la religion d'Allah est introduite dans cette région vers le milieu du XIV^e siècle par les Wangara (marchands musulmans) venus du Mali à Kano sous le règne de Yaji (1349-1385) ».

À partir de cette date, l'islam s'est progressivement répandu dans tout l'espace nigérien actuel, même s'il a subsisté quelques zones géographiques restées imperméables à la nouvelle religion, notamment à l'ouest et au centre du pays.

Aujourd'hui, l'identité culturelle nigérienne est complexe, faite du fonds culturel africain et de son substrat culturel moral et religieux, de l'influence de l'islam et de celle de l'Occident, cette dernière étant

surtout remarquable chez la frange de la population qui a fréquenté l'école occidentale et suivi l'enseignement dispensé en langue française.

Ces différentes influences ont laissé des marques diverses plus ou moins importantes, plus ou moins conscientes, dans les conduites des individus. On constate ainsi dans le comportement de la plupart des Nigériens, la survivance du fonds culturel animiste avec ses croyances mystiques, la prégnance de l'islam et de ses règles morales ainsi que l'influence de la culture occidentale visible surtout en milieu urbain.

YaziDogo est à cet égard assez représentatif des Nigériens avec une personnalité culturelle complexe : natif d'une région où les survivances des traditions culturelles animistes sont encore vivaces, c'est un musulman pratiquant convaincu et la fréquentation de l'école occidentale l'a rendu ouvert au monde de la modernité. En lui se retrouvent les valeurs morales africaines et islamiques ainsi que celles reçues de l'enseignement suivi dans les écoles et collèges de missionnaires catholiques.

Ce sont ces différentes interactions dans sa personnalité qui l'influencent dans sa création culturelle et en font « un lieu de rencontre de cultures et de techniques de jeu. » (Pavis, 2007 :244). On y constate en effet la présence d'éléments culturels empruntés tant à l'Afrique qu'à l'Occident ainsi que la permanence d'une vision du monde fortement marquée par l'islam. Il parvient toutefois à les « fondre dans une esthétique parfaitement dominée et cohérente, esthétique elle-même située au-delà (...) des cultures existantes. » (Pavis, 2007 : 239)

Au-delà même des interférences linguistiques et de l'usage de quelques mots de la langue française qui transparaissent régulièrement dans le discours de certains personnages, il est à souligner que la présence de la culture occidentale est manifeste dès le choix du spectacle et de sa mise en scène.

En effet, cette forme particulière de présentation devant un public d'une histoire qui se noue et se dénoue avec des personnages en actes résulte de l'influence de l'École Normale William Ponty. Les élèves de cette école, étudiant les œuvres d'auteurs occidentaux, français notamment, ont importé dans leurs pays respectifs cette nouvelle